

XYZ. La revue de la nouvelle



Neige

Sylviane Châtelain

Numéro 17, février–printemps 1989

Auteurs suisses

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3139ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Châtelain, S. (1989). Neige. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (17), 46–50.

Les yeux de Lucas sont fermés. Ou ils sont ouverts depuis quelques secondes, mais il ne voit rien, qu'une ouate blanche dans le noir de son sommeil, un gros nuage à la dérive qui grandit, oscille, se durcit peu à peu et s'immobilise. Lucas a les yeux ouverts puisqu'il reconnaît les murs de sa chambre. Des gouttes grises ruissellent sur le papier peint. Elles se détachent du plafond, roulent sur les draps de son lit. Il appuie contre le mur sa main, paume en l'air, pour les recueillir. Elles passent à travers. On ne peut pas attraper des ombres. Les ombres qu'il retrouve chaque matin, alors il se tourne vers la fenêtre parce qu'il sait ce qu'elles signifient: le ciel bouge. Il est plein de plumes qui se balancent, ou ce sont des ailes de papillons, ou des nageoires de poissons qui vibrent. Ou plutôt des fourmis transparentes. Elles descendent en file indienne le long des vitres, la terre est une immense fourmilière, un grouillement de pattes, d'antennes et de mandibules.

Lucas, d'un bond, est allé à la fenêtre. La neige tombe. Elle tombe encore, malgré le printemps. Mais son niveau ne change pas, affirme son père, ou s'élève peut-être à peine, de plus en plus lentement. Sa mère répond qu'en cette saison elle devrait fondre et le jardin se couvrir de fleurs, ou elle se détourne sans rien dire, irritée, elle a des gestes brusques. Son père se tait. Et Lucas pense aux fleurs. Il essaie d'en retrouver les formes, les couleurs. Dans sa mémoire elles sont belles et sans vie, elles ressemblent à des dessins soigneusement coloriés.

Chez les voisins, une lumière se déplace dans le salon. Elle frôle les rideaux, recule. Aussitôt Lucas est tout à fait éveillé. Il est très tôt. S'il fait clair, c'est à cause de la neige. Dans le ciel caché par les nuages, il sait que le soleil est encore bas. La lumière s'éteint. Lucas, déçu, souffle sur la vitre, il trace de l'index des cercles dans la buée. Chez lui, tout le monde dort. Et la neige tombe. Un jour, elle sera plus haute que sa fenêtre. Il ne verra plus que de l'ouate blanche, comme dans son rêve. Il ne rêvait pas puisqu'il avait les yeux ouverts, ou bien il a rêvé que ses yeux étaient ouverts, il rêve chaque matin de ces ombres qui traversent sa main, et, en ce moment, il est dans son lit, il dort lui aussi. Il frotte la vitre avec la manche de son pyjama pour en effacer la buée. Il a entendu un grincement. Le voisin sort. C'était la porte de son garage. Il est courbé

en avant, il tire quelque chose derrière lui, une sorte de traîneau, deux luges attachées ensemble et chargées d'un ballot. Le voisin a disparu, il est entré dans son garage. Un ballot entouré d'une bâche et ficelé en large et en long. Un trésor qu'il va enterrer au fond du jardin, ou peut-être un mort. Il revient avec sa femme. Ils portent chacun une paire de skis. Ils les jettent dans la neige, se penchent pour les fixer à leurs souliers. Ils ont de la peine. Ils sont maladroits aujourd'hui, trop habillés ou leurs doigts sont engourdis. Ou ils rêvent en même temps que Lucas. Dans les rêves, les gestes les plus simples deviennent souvent impossibles. Le voisin se redresse le premier. Il pousse la porte du garage. Ensuite, sa femme. Ils restent là, immobiles, leurs capuchons déjà couverts de flocons. Les yeux levés, ils examinent leur maison, une fenêtre après l'autre. Tous les volets sont fermés et Lucas comprend qu'ils s'en vont. Ils regardent l'escalier maintenant, la porte d'entrée. Ils baissent la tête, empoignent chacun un des bouts de la corde nouée autour des deux luges. Au début, elles résistent, collées à la neige, et puis elles les rattrapent, gênent leurs mouvements, mais dans la rue, qui est en pente douce, ils prennent de l'assurance. Leurs jambes s'écartent l'une de l'autre, dessinent un triangle qui s'ouvre, se referme et se rouvre. Ils sont loin. Lucas devine encore longtemps ce va-et-vient dans le silence, ce battement léger qui diminue et tout à coup s'est tu.

Il marche dans la neige, s'arrête au-dessus de la barrière ensevelie qui les séparait des voisins. Les volets sont fermés. Ils sont partis. Ils descendent la vallée, de village en village, tous presque déserts, comme ici? Ils se reposent, repartent. Ils filent, filent, de quoi ont-ils peur, de la neige? Au bout de la vallée, les gorges, et, de l'autre côté de la montagne, la ville, la plaine. Autrefois, pour y aller, ils prenaient la voiture ou le car. Mais les routes ne sont plus déblayées et les voisins traînent leurs luges, les tirent ou les retiennent quand elles dévalent trop vite la pente. Lucas frissonne. Il est resté longtemps immobile. Il se secoue et, en rejoignant ses traces des jours précédents, se dirige vers le chantier. La grue est couchée dans la neige. On dirait un jouet que des géants auraient lâché, et les maisons un jeu de constructions, des murs bien droits, qui s'entre-croisent régulièrement, un jeu oublié. Les murs sont nus, ils se dressent dans le vide. Les plus hauts ont des trous pour les fenêtres. Un escalier se perd dans la neige. Lucas se promène dans des ruines. Un chien aboie. Il ne bouge plus, un peu inquiet. Les chiens du village se rassemblent, ils rôdent autour des maisons encore habitées, et son père les observe, les

suit des yeux jusqu'à ce qu'ils s'éloignent. Les murs, interrompus à des hauteurs inégales, sont faciles à escalader. Il grimpe, se cache dans le coin d'une chambre, à quoi aurait-elle servi? Il invente des meubles, les range autour de lui, mais le vent souffle, il n'y a pas de plafond. Non, ici tout est neuf, inachevé. Les ruines, c'est quand les maisons s'écroulent, les maisons abandonnées dont le vent arrache les tuiles, ou la neige quand elle glisse du toit, et les poutres découvertes pourrissent et s'affaissent, les murs s'écroulent. Lucas se demande, la maison des voisins, s'ils ne reviennent pas, combien de temps faudra-t-il pour qu'elle s'écroule? Ou alors à cause des bombes. De l'autre côté de la montagne, que font-ils? Lucas tend l'oreille, il croit deviner des cris. C'est impossible, c'est trop loin pour qu'il puisse entendre. Un sifflement, les maisons éclatent, des gens hurlent au milieu des flammes. Les bombes, c'est à cause d'elles que le téléphone, la radio ne fonctionnent plus. Son père dit que c'est à cause de la neige et parce que les gens qui réparaient autrefois se sont enfuis. Lui imagine une catastrophe dont ils seraient les seuls survivants. Le chien aboie. Il est tout près. Lucas n'ose pas descendre. D'ailleurs, il n'a pas envie d'annoncer à ses parents le départ des voisins. Sa mère va se raidir, elle va vouloir partir aussi. Et son père se plantera devant la fenêtre, le dos tourné: pour aller où, dans une ville boueuse où ils n'auront plus de maison, et lui pas de travail? — Ici non plus, tu n'as pas de travail. — Quand la neige fondra, nous aurons le jardin. — Nous sommes en mai et elle ne cesse de tomber. — Elle fondra bientôt et puis nous avons des réserves, l'épicerie, les maisons vides. — Les réserves ne durent pas toujours et les médicaments, le médecin si les enfants sont malades? Son père se taisait longtemps, toujours debout devant la fenêtre. Il réfléchissait, il disait qu'un jour il irait voir et qu'il reviendrait les chercher. Sa mère secouait la tête, non, ne t'éloigne pas, et elle restait à regarder ses mains croisées sur la table.

Le chien est assis au pied du mur. Il lève vers Lucas son long museau, des yeux qui insistent, qui l'appellent, et sa queue bat. Il n'est pas méchant. Il a faim. Il est seul. Lucas ne sait plus à qui il appartenait. Ses souvenirs se brouillent, s'affaiblissent, comme dilués par la chute lente, figée de la neige. Ils s'effacent peut-être parce qu'ils sont devenus inutiles. Il ne sait plus quand les gens ont commencé de partir, s'il y a des années ou des mois seulement qu'ils se sont tous réunis. Ils étaient encore nombreux, et les gens des autres villages aussi, tous les habitants de la vallée. Chacun portait une torche allumée à la main. Lui se tenait à côté de son père. Il s'est retourné. La rue, d'un bout à l'autre du village,

était couverte de flammes. De loin, ceux qui les portaient disparaissaient dans la nuit. Elles semblaient avancer seules, entraînées par l'eau sombre d'une rivière. Elles se sont agglutinées sur la place, elles ont formé autour d'une tribune sur laquelle un homme criait un cercle vacillant. Quand l'homme s'est tu, les torches se sont levées toutes ensemble au-dessus des bras tendus. Mais depuis quelques années il faisait froid, de plus en plus froid et, à ce moment-là, après une accalmie, la neige s'est mise à tomber et le vent à souffler et les flammes se sont étirées, tordues, elles se démenaient, protestaient ou riaient à leur manière et puis elles se sont éteintes. Les gens les ont étouffées dans les tas de neige. Et les mains enfoncées dans les poches de leur manteau, ils sont rentrés chez eux, tête basse, séparés par leur silence, et Lucas a suivi ses parents en regrettant la chaleur des torches. Son père lui a expliqué que la dernière usine du village allait fermer ses portes. Est-ce qu'il fait toujours froid quand il n'y a pas de travail? Non, c'est le contraire, Lucas le sait bien, mais alors, ailleurs, dans les pays chauds, les usines ne ferment pas? Non, disait son père, non, c'est plus compliqué, le mauvais temps désorganise tout et puis, est-ce qu'il y a encore du soleil quelque part? Ses parents sont partis en emmenant son frère et sa petite sœur, voilà pourquoi chez lui personne ne bouge, ses parents sont partis sans lui.

Il a sauté sur la grue. Il n'a plus fait un geste, tassé, les genoux ramenés sous le menton. Il a oublié le chien qui le dévisageait toujours, le museau levé. Jusqu'à ce qu'il entende des pas. Il s'est redressé avec peine, quelqu'un revenait de la forêt avec du bois, il s'est agité, il a appelé, c'était son père, il n'en était pas sûr, il avait de la peine à le reconnaître, il était si changé tout à coup, très fatigué et lui aussi, depuis son réveil, avait vieilli. Son père s'est arrêté. En souriant, il a attendu: Lucas courait aussi vite qu'il le pouvait, un chien sur ses talons. Il s'est jeté dans ses bras.

À la cuisine, les deux petits jouaient, seuls. Lucas, où est ta mère?
— Je ne sais pas, je croyais qu'elle était avec toi. Son père se dirige vers l'escalier et Lucas le suit: les voisins sont partis. Son père ne l'écoute pas, il monte, redescend, je ne comprends pas, elle n'est pas là. Les voisins sont partis, répète Lucas. Mais son père se précipite, ouvre la porte, elle arrive, elle est au bas du jardin, avec la luge. D'où viens-tu?
— Aide-moi. Elle a montré, sur la luge, un gros paquet. Il l'a soulevé, déposé sur la table. Les enfants se sont approchés. Elle racontait qu'elle

était allée de maison en maison, même dans le collège, et, en parlant, elle tirait des livres du paquet, les empilait. Elle s'est laissée tomber sur une chaise. Elle a dit: j'y retournerai demain. Il y en a partout. Il faudra aussi trouver des étagères et les ranger le long des murs. Elle s'est tournée vers son mari: même si ça ne sert à rien, nous sommes en mai, et il neige. Elle avait des larmes dans les yeux, mais elle s'est mise à rire et le père de Lucas avec elle, et lui aussi riait parce qu'il était sûr maintenant que jamais ils ne s'en iraient.

Sylviane Châtelain. Née à Saint-Imier en 1950. Elle obtient, en 1984, le premier prix de l'atelier d'écriture du Soleil à Saignelégier. A publié un recueil de nouvelles: *les Routes blanches* (L'Aire, 1986). Outre des nouvelles éparses, Sylviane Châtelain fera bientôt paraître un roman aux éditions Bernard Campiche.



**Anne
Dandurand**

136 p., 14,95 \$

***L'Assassin de l'intérieur /
Diables d'espoir***
dans la collection « **L'ÈRE NOUVELLE** »
dirigée par **Daniel Gagnon**

XYZ éditeur, C.P. 5247, Succ. C, Montréal, H2X 3M4